

« Camus, philosophe? »

Julie Rieth

Parler de philosophie du nihilisme ou encore d'existentialisme en ce qui concerne la pensée d'Albert Camus est malheureusement faire preuve d'un amalgame causé par l'ignorance. Et pourtant nombreux sont les critiques et les professionnels de la discipline qui ont souvent vu en Camus plus un homme d'idées ou un « philosophe », qu'un véritable écrivain. Aujourd'hui encore l'enseignement secondaire s'empare de l'oeuvre de Camus comme l'illustration d'une pensée Nietzschéenne, et oublie trop souvent de montrer que si *L'Etranger* ou *La Chute* subissent de toute évidence l'influence des lectures philosophiques de l'auteur, il n'en reste pas moins que c'est une pensée à l'oeuvre qui se dégage du texte par la forme même de la fiction et s'autonomise dans un style qui lui est propre. Loin de ressembler au discours philosophique impersonnel et conceptuel, l'oeuvre de Camus se présente comme l'élaboration d'une pensée en quête d'un trésor que seule l'exploration de toutes les formes littéraire peut mener à bien. Roman, nouvelles, essai se conjuguent ainsi pour constituer une oeuvre à la fois divertissante et plaisante esthétiquement, mais aussi réfléchissant une pensée de l'existence, plus communément appelée « philosophie de l'absurde ». Eu égard à ces considérations, on ne doit pas comprendre l'oeuvre de Camus comme la théorisation d'une pensée métaphysique qui prétend aboutir à des vérités (effort vers lequel tend toute métaphysique qui se revendique comme telle), mais comme l'exercice d'une réflexion sur l'existence, non exhaustive et en suspend. Camus lui même a toujours défendu sa place d'écrivain en rejetant l'attribution de « philosophe » chère aux journalistes. Il dira d'ailleurs dans *Le Mythe de Sisyphe* qu'il n'est ni le successeur de Nietzsche ou de Kierkegaard, mais plutôt qu'il leur emprunte un « thème », pour écrire des histoires. D'où le malentendu de ses contemporains qui lui reprochèrent une « légèreté » philosophique, sans avoir compris que Camus n'aspirait pas à prouver quelque chose.

Mais venons en au fait : qu'est ce que la pensée de l'absurde dans l'oeuvre de Camus?

La notion de l' « absurde » est exprimée pour la première fois dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942), puis sera conceptualisée par Sartre dans *L'être et le néant* un an après. Elle semble désigner le sentiment né du divorce entre l'homme et le monde et un refus des illusions et des espérances. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, on lit : « L'absurde est la raison lucide qui constate ses limites », il apparaît alors que l'absurde est la tension consécutive à la comparaison entre un état de fait et la réalité. Tout homme qui fait un jour l'expérience de ses limites intellectuelles et de son impuissance face à des forces qui le dépassent et qu'il ne peut rationaliser connaît le sentiment de l'absurde. Il

peut se traduire plus exactement par la confrontation qui s'exerce entre l'acceptation de l'irrationnel et la volonté d'absolu et d'unité à laquelle chaque être aspire. S'exerce alors une sorte d'étrangeté au monde, un exil intérieur qui ne connaît pas de transcendance religieuse ou historique. Le personnage de Meursault dans *L'Etranger* en est en quelque sorte l'illustration : il met en évidence les limites de l'intelligence et l'insignifiance du réel. Dans un monde sans Dieu, et sans justice, la seule certitude possible est celle de la condition mortelle de l'homme. Cependant, en vue de tout cela, doit-on voir pour autant la pensée de l'absurde comme une pensée du désespoir ?

Si Camus hérite en partie du nihilisme nietzschéen, comme en témoignent des personnages tels que Caligula, ou à travers la récusation de toute transcendance, il s'y oppose néanmoins en affirmant la « non-acceptation » de l'absurde. Il écrit en effet dans *Le Mythe de Sisyphe* qu'on ne doit pas consentir à l'absurde, qu'il ne faut s'y résigner, et propose la Révolte comme alternative de l'existence et comme conséquence naturelle du sentiment de l'absurde. Si l'on choisit de vivre, il faut savoir dépasser la condition de l'absurde, et « imaginer Sisyphe heureux ».

La révolte s'exprime de deux manières : elle est d'abord « solitaire », puis « solidaire ». En premier lieu, la révolte solitaire : elle est violente, elle correspond à la confrontation perpétuelle de l'homme et de son obscurité, au refus du postulat de l'existence de Dieu, au refus de la condition humaine et à la conscience d'une impossible transparence. Dans *Caligula* (1944), elle apparaît au moment où Drusilla, la soeur du personnage principal meurt. Caligula devient alors un tyran intransigeant qui prétend incarner « le visage bête et incompréhensible des dieux » afin de faire advenir les hommes à eux-mêmes face au destin qu'il leur soumet. Dans *L'Etranger* (1942), elle se traduit à la fin du roman par le comportement de Meursault qui refuse d'être sensible au jeu social, et *Le Mythe de Sisyphe* (1942), écrit au même moment, la thématise avec la mise en évidence de l'opposition entre le besoin de clarification et l'opacité du monde. Dans un second temps, la révolte solidaire : « Je me révolte donc nous sommes » écrit Camus dans *L'Homme révolté* (1951). Le passage d'une révolte à l'autre - comme l'expliqua Maurice Weyembergh au sein d'une conférence donnée à l'occasion du cinquantenaire du prix Nobel attribué à Camus pour son livre *La Chute* (1956) - est en quelque sorte une progression d'ordre moral puisée dans l'expérience même de l'absurde, dans la révolte solitaire. Co-directeur de l'édition des *Oeuvres complètes* établies pour « La Pléiade », Maurice Weyembergh a montré que c'est avec le sentiment de l'absurde et l'épreuve de la révolte que l'homme acquiert des valeurs universelles. Le désir de liberté et la justice en sont les principales et leur universalité est rendue possible par le fait qu'elles trouvent leur source au sein de la nature humaine. Ainsi, quiconque se révoltera trouvera en lui ces valeurs.

Loin d'être du ressentiment, la révolte est plutôt le résultat d'une indignation qui pousse l'homme vers quelque chose de productif, que l'on pourrait appeler la pensée d'un « nihilisme positif », et qui doit s'exercer par « chacun » et pour « tous ». Elle devient le point d'équilibre de

l'absurde qui permet de vivre avec ses contradictions, élément essentiel dans le message de Camus - si tant est qu'il y en ait un - : « Et le grand courage, c'est de s'accepter soi-même - avec ses contradictions » écrit-il dans ses *Carnets* en 1936. Malgré l'indifférence de Meursault devant les événements troublants qui lui arrive, et l'horreur de l'enfermement des malades de la peste à Oran confrontés à la mort, la pensée de l'absurde n'apparaît pas comme une pensée du non-sens et du néant dans ce qu'elle peut avoir de plus absolutiste et de plus désespérant comme chez Schopenhauer par exemple. Chacun des écrits de Camus révèlent une part d'espoir, qui peut s'atteindre tant par la violence faite à soi même dans la prise de conscience de l'existence, que par la contemplation de la nature, comme en témoignent des textes comme *L'Été* (1954), *Noces* (1939), ou *Le premier homme* (oeuvre posthume publiée par sa fille en 1994). Il écrira d'ailleurs dans *L'Homme révolté* : "Il n'y a pas de pensée absolument nihiliste sinon, peut-être, dans le suicide, pas plus qu'il n'y a de matérialisme absolu. La destruction de l'homme affirme encore l'homme.". La pensée de Camus, exploitée sous toutes les formes possibles, depuis l'essai au roman en passant par la nouvelle et le discours, semble s'inscrire dans le courant du roman phénoménologique de la première moitié du XXème siècle. Peut-on dire pour autant de Camus qu'il était philosophe?

Je ne donnerai pas ici de réponses à cette question qui fait encore débat aujourd'hui. Certains affirment une véritable philosophie proche de l' « existentialisme » de Sartre, régit par les concepts d'absurde et de nihilisme modéré; d'autres, avec un brin d'ironie sarcastique, le qualifie de « philosophe pour classes de terminale » ; et du reste on voit en lui un écrivain qui manie sa plume avec virtuosité et varie les genres. Pour ma part, je ne pense pas qu'il faille se demander si la philosophie de Camus tient debout, si elle dit le vrai, le bon, le juste, et s'il a tort ou raison. Lui même n'a jamais prétendu à quoi que ce soit ni voulu poser une morale comme bonne ou mauvaise, il me semble donc plus juste de considérer ici ce qui appartient au domaine de la littérature, à savoir le plaisir du texte, et l'élégance du style. Le choix d'alterner entre essais et écriture romanesque prend tout son sens quand il s'agit d'étudier la place de l'écrivain et du philosophe dans l'oeuvre. Construits comme des « pendants » aux essais, les récits se présentent à la fois comme l'illustration des idées de l'homme sur l'existence, mais aussi et surtout ils sont le lieu où l'écrivain laisse libre cours à son imagination et exerce son style en toute liberté. Son écriture est séduisante et de l' « écriture blanche » de *L'Etranger*, au lyrisme célébrant la nature de *L'Été*, en passant par l'ironie à l'excès dans *La Chute*, Camus se construit un langage qui emploie tous les registres et réussit à captiver le lecteur. Car ce sont bien là des histoires que nous raconte l'auteur, et non des « apologues » visant une morale comme certains ont pu le prétendre. Dans *L'art du roman*, Milan Kundera montre à ce propos que le roman, parce qu'il fonctionne sur le mode hypothétique et qu'il est capable de mobiliser tous les moyens (intégration de la poésie et de la philosophie dans le récit, ce qui n'est pas envisageable dans l'autre sens), peut éclairer une vérité qu'il est le seul à pouvoir

découvrir, à savoir « l'être de l'homme ». En effet, avec la création de personnages qui sont des hypothèses figuratives d'existences particulières, le roman s'approche au plus près du « singulier », du « sensible » (ou plus simplement du quotidien), et peut ainsi dans le « tous » s'adresser au « chacun » grâce au processus d'identification du lecteur aux personnages du roman (ce qu'on peut appeler également un processus de réflexivité, ou un jeu de miroir). Il me semble donc qu'avant d'être philosophe, Camus était un grand romancier qui avait saisi toutes les possibilités du roman. Et d'ailleurs je n'invente rien, il suffit de lire cette phrase écrite dans ses *Carnets* en 1936 : « Si tu veux être philosophe, écris des romans ».